

encountering marriage as the completion of the “passage to adulthood” (p. 194) after a period of adolescence unavailable to their sisters. Venice’s government sought to train young men in public responsibility, beginning at age 18 with the ceremony of the *Barbarella*, a rite of passage in which they testified to their age and patrician status. This ritual required family members to guarantee a young man’s pedigree, and Chojnacki discovered these included a significant number of maternal kin, affirming the importance of married women in forging complex and enduring kin relationships. Once 20, patrician males could be admitted into the Great Council to begin their civic service. By the fifteenth century the growing number of young patrician men forced the government to offer stipendiary appointments for them as crossbowmen on Venetian merchant vessels which promised also opportunities to make international business contacts. These positions Chojnacki astutely describes as welfare for needy nobles.

Despite the great economic and social benefits ascribed to marriage, Chojnacki observes that only slightly more than half of patrician males committed themselves to a bride. Dowry inflation accounts for only part of the story, for patrician husbandhood carried with it an enormous burden of demands from both family and government, and, while those who remained bachelors were never accorded full status as patrician adults, many preferred the relative freedom that bachelorhood allowed them, which was greater than that of their unmarried sisters.

Women and Men in Renaissance Venice is a fitting tribute to a career of careful scholarship. It is also a very fine collection that for the most part reads like a monograph rather than a collection of essays, although the frequency of references to issues such as dowry inflation reminds the reader often enough of the book’s origins. With a rare balance between statistical generalization and individual experience, Chojnacki’s essays not only deserve a wide audience, but are models of the social historian’s craft, just as the volume as a whole is a model of the collected essays format.

Gary K. Waite
University of New Brunswick

Serge Courville — *Le Québec. Genèses et mutations du territoire*, Québec, Presses de l’Université Laval et l’Harmattan, 2000, 508 p.

Un livre comme celui-ci ne peut que déjouer l’effort de recension. Plus qu’un livre, c’est un dictionnaire, voire une encyclopédie : un bouquin qui se lit du début à la fin, mais qui peut aussi être lu en biais, à l’inverse, de bas en haut. C’est une référence; une oeuvre qui se doit d’occuper non pas un 3 cm de tablette, mais s’ajouter au coin de la table de travail déjà occupée par l’*Atlas historique du Québec* et l’*Atlas historique du Canada*.

Ce livre, destiné aux élèves plus qu’aux spécialistes gourmands de nouvelles interprétations, se divise en cinq parties. La première décrit brièvement le territoire québécois dans sa géographie, dans son évolution juridique et dans son développement. La deuxième partie examine le territoire avant l’apparition de l’Européen et

durant les premières années de contact. Serge Courville y présente un survol des premières années de la colonie française. Il décrit les nations autochtones les plus évidentes du territoire et examine les conséquences de l'implantation des Français sur ces peuples. Cette section risque de laisser les lecteurs un peu sur leur faim. Un tableau décrivant les emplacements des villages autochtones aurait été bienvenu, ainsi qu'une description cartographique des réseaux de la traite de la fourrure. Bref, on aurait pu souhaiter que la discussion de la géographie humaine et économique de la Nouvelle-France dans l'espace nord-américain soit plus développée. Mais c'est là une toute petite critique sur une partie du livre qui est, somme toute, bien réussie.

La troisième partie porte un regard détaillé sur la dimension agricole du territoire en Nouvelle-France, allant des habitudes d'établissement à des changements institutionnels et au rôle de l'Église en passant par un examen du cadre juridique et une analyse de l'expansion démographique et économique à la fin du XVIII^e siècle. Cette section examine aussi le lendemain de la conquête. Courville examine l'installation du régime français sur le sol et sa façon de structurer son gouvernement et son administration de la colonie. Il présente admirablement bien la structure de la seigneurie, du village, des paroisses. C'est un Québec où règne l'agriculture, non seulement dans ses rapports commerciaux mais également dans ses idéologies et sa structure sociale. La quatrième partie décrit la géographie et l'économie du territoire du Québec face aux pressions démographiques variées du XIX^e siècle, du nouveau discours et des nouveaux efforts de colonisation, et des dures vérités de l'échange commercial et de l'industrialisation. Le Québec se transforme tranquillement durant ces années alors que les systèmes de transport et d'exploitation des ressources naturelles se modernisent. La société aussi change avec une plus forte proportion d'immigrants de langue anglaise et la formation d'une nouvelle classe d'ouvriers. C'est une société qui découvre son histoire ainsi qu'un goût pour les romans de chez elle. Cette section présente même une analyse intéressante du rôle de la peinture dans l'interprétation du paysage et offre en plus une carte des principaux lieux peints par les artistes francophones et anglophones du XIX^e siècle. Malgré ses succès d'attraction de peintres, le Canada semble en perte de vitesse durant ces premières années de la révolution industrielle, de 1840 à 1880. Il perd une partie de son pouvoir d'attraction de migrants britanniques, qui choisissent de plus en plus l'Australie, la Nouvelle-Zélande et, surtout, les États-Unis. Cette partie rappelle — sans pouvoir en discuter faute de données — que notre rigoureux climat a joué un rôle déterminant dans l'évolution de l'histoire.

Enfin, la dernière partie jette un regard sur le Québec depuis la révolution tranquille et c'est là que le territoire se révèle le plus transformé. Du ralentissement démographique à l'expansion hydroélectrique, jamais la géographie du Québec n'a subi autant de changements en aussi peu de temps : une vraie révolution du territoire. Un tableau pratique illustre bien l'évolution de la composition ethnique de la population de 1961 à 1991. On remarque instantanément que ce sont les Indo-Pakistanaïes et les Antillais, suivis des Indochinois, des Africains et des Chinois qui ont le plus augmenté leur taux moyen de croissance annuelle. Avec cette implantation d'immigrants venus de tous les coins du monde, le tableau démontre aussi que les populations venues d'Europe ont perdu le plus gros pourcentage de la population.

Voici donc un livre de géographie humaine, autant à l'aise dans ses descriptions succinctes d'un « retour vers les basses terres » que dans sa discussion de la répartition des collèges classiques. Au dire de Courville, « la géographie n'est pas qu'une science du spatial, elle est aussi, et surtout, une science du social qui s'intéresse moins à l'espace qu'aux devenir des lieux et des sociétés, à la manière qu'ont eue les communautés humaines de connaître et de pratiquer ce qu'on appelle leur espace » (p. 25). Cet ouvrage rappelle aux historiens que l'expérience des peuples se fait dans l'espace autant que dans le temps. Bourré de chiffres, de tableaux, de cartes, d'une bonne bibliographie et d'un index clair, ce livre est idéal pour l'instruction. Son texte est limpide, la présentation aérée; bref, une synthèse qui intéressera tous ceux qui pensent et qui enseignent l'histoire.

Proust disait dans son *Albertine disparue* que « C'est seulement par la pensée qu'on possède les choses, et on ne possède pas un tableau parce qu'on l'a dans sa salle à manger si on ne sait pas le comprendre, ni un pays parce qu'on y réside sans même le regarder ». Le livre de Courville nous apprend à regarder le pays, à le saisir dans son évolution historique et à mieux le connaître. Ainsi donc, c'est de mieux le comprendre.

Patrice A. Dutil

Institut d'administration publique du Canada, Toronto

Ute Daniel — *The War From Within: German Working Class Women in the First World War*. Translated by Margaret Ries. Oxford and New York: Berg, 1997. Pp. 343. (Originally published as *Arbeiterfrauen in der Kriegsgesellschaft*, Vandenhoeck & Ruprecht, 1989.)

The translation of this new classic study of working-class women's changing situation during the First World War is an extremely welcome event. At the time of its original publication, Ute Daniel's book was path-breaking in that it refuted the myth of war as having forwarded the "emancipation" of women. Instead, she offered a nuanced, deeply researched, and ultimately convincing argument that, to the extent that we can use this term at all, the war was at best "an emancipation on loan".

Daniel successfully combines a number of theoretical influences including feminist theory, *Alltagsgeschichte*, social historical methods, and structural approaches. These are discussed in her introduction along with the issue of "emancipation". Her command of the secondary literature is impressive, and much of the book's strength is due to the extensive and thorough archival work that underpins her conclusions. Sources include personal letters, government publications and documents, army and police archival materials, newspaper accounts, literature, and memoirs. The richness of the research is reflected in the thoughtful and rigorously supported arguments made throughout the book.

Daniel is careful to analyse the changing dimensions of women's "double burden" in the constantly shifting context of wartime conditions. She demolishes the